

Max Gallo, Révolution française, vol. 1 : Le Peuple et le Roi (1774-1793) et vol. 2 : Aux armes citoyens !

Alain-Jacques Czouz-Tornare



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11738>

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 202-203

ISBN : 978-2-200-92633-5

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Alain-Jacques Czouz-Tornare, « Max Gallo, Révolution française, vol. 1 : Le Peuple et le Roi (1774-1793) et vol. 2 : Aux armes citoyens ! », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 361 | juillet-septembre 2010, mis en ligne le 22 mars 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11738>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Max Gallo, Révolution française, vol. 1 : Le Peuple et le Roi (1774-1793) et vol. 2 : Aux armes citoyens !

Alain-Jacques Czouz-Tornare

RÉFÉRENCE

Max Gallo, Révolution française, vol. 1 : Le Peuple et le Roi (1774-1793) et vol. 2 : Aux armes citoyens !, Paris, XO Éditions, 2008 et 2009, 379 et 384 p., ISBN 978-2-84563-349-0 et 978-2-84563-350-6, 21.90 et 19.90 €.

- 1 La priorité ici est au spectaculaire de préférence sanglant, le volume 1 débutant par l'exécution du roi (pas moins de 5 pages !). Rien que de l'événementiel : les journées d'octobre 89 occupent à elles seules une dizaine de pages (I, p. 167-177), soit la quasi totalité du chapitre 19 de la 3^e partie, tandis qu'une page et demie suffit à expédier la fête de la Fédération de 1790 (I, p. 196-197). À titre de comparaison, la nuit du 4 août tient en une demi page (I, p. 163-164) et la Déclaration des droits de l'homme est expédiée en à peine une page (p. 164). Le roi faible et affable, bon vivant somnolent, est omniprésent dans l'ouvrage, alors même qu'il n'est plus effectivement le centre du pouvoir après juillet 89. Rien ici sur les révolutions dites atlantiques ou si peu sur les événements en province. On reste bien au *show* révolutionnaire à Paris, perçu à travers un Louis XVI doté d'une mauvaise vue.
- 2 La seule référence extérieure citée (I, note p. 117) est *La Gazette d'un Parisien sous la Révolution, lettre à son frère, 1783-1796*, Perrin, 1976, qui lui sert tellement de fil conducteur durant tout l'ouvrage, que l'on ne sait plus très bien parfois qui s'exprime de Ruault ou de Gallo (I, p. 194). Rappelons qu'il y a plus d'un siècle, l'historien Philippe Sagnac jugea sévèrement Nicolas Ruault, assimilé aux royalistes, dont le récit lui sembla avoir été écrit sous la Restauration (*La révolution du 10 août 1792*, Paris, 1909, p. 189 et 194). Pas de place

d'ailleurs dans cette histoire de Max Gallo pour une bibliographie mais 4 pages dites « du même auteur ».

- 3 On relèvera au passage quelques inexactitudes, notamment lorsque Max Gallo évoque un ordre de concentrer des troupes autour de Paris qu'après le 24 juin 1789 ce qui est inexact (I, p. 125). Il ne nous dit presque rien sur les révoltes militaires de 1790, lesquelles se déroulent il est vrai loin de Ruault, en province, dans ces départements dont Max Gallo peine à annoncer la naissance. L'affaire de la révolte du régiment de Châteaueux est effleurée (I, p. 205), avec une erreur à la clef : soi-disant plusieurs roués et non un seul comme dans la réalité. Gallo parle de « quelques régiments de Suisses, qu'on va concentrer aux Tuileries » (I, p. 275) en prévision du 10 août 1792, alors que seuls les 950 hommes du régiment des Gardes suisses sont employés à cette tâche (I, p. 280). Nous n'allons pas établir la liste de ce qui manque à l'ouvrage. Ce serait une bien trop longue litanie. Mais tout de même : rien ou presque sur l'œuvre de la Législative et le contenu de la Constitution. Où est passée dans ce livre la *Patrie en danger* réduite à quelques lignes (I, p. 275) ? Par contre, l'auteur met consciencieusement l'accent sur la religion malmenée et précise bien que l'Assemblée nationale a refusé de déclarer le catholicisme religion d'État (I, p. 192). Et de stigmatiser au passage les athées avec Robespierre, tout en se montrant bien déférent envers « Sa Sainteté » le pape (II, p. 289), et en exultant au retour de « l'antique foi de nos pères » (II, p. 298 et 301). Ne cherchez pas l'index ! Il est vrai qu'on y trouverait « Louis » comme il le nomme affectueusement, à presque toutes les pages. La fuite du roi occupe tout le chapitre 23 (I, p. 210-221). S'il doit bien reconnaître que Louis XVI « se doute que la reine informe les souverains étrangers de la situation française et même des mouvements de troupes », Gallo réfute le terme de « trahison », « ce mot n'a pas grand sens pour elle, pour lui. Ils sont fidèles à la monarchie » (I, p. 259), oubliant que le premier fonctionnaire de l'État a prêté serment de fidélité à la Constitution. Le jugement et l'exécution du roi occupent tous les derniers chapitres du 36 au 40, p. 351 à 378. On se croirait dans un grand spectacle de Robert Hossein. Dans le chapitre 30 tout entier consacré au 10 août (I, p. 280-290), Max Gallo utilise le « patriote Palloy » pour évoquer comme les auteurs royalistes « la canaille de Paris » qui va prendre les Tuileries (I, p. 287) et pour faire bon poids en appelle à Bonaparte s'en prenant à la « vile canaille » massacrant les Suisses (I, p. 290). Ceux qui seront les fondateurs de la République sont grossièrement décrits par Ruault, dont l'académicien dit partager les jugements de valeur (I, p. 340). Max Gallo insiste exclusivement sur les aspects les plus terribles de la journée. Il évoque au chapitre 31 « un millier [de morts], dont plus de six cents défenseurs du château, Suisses et aristocrates venus défendre le roi » (I, p. 294), ce qui est exagéré en ce qui concerne les Suisses. Il évoque 150 Suisses prisonniers au Palais-Bourbon (I, p. 299), réclamés par les sans-culottes, mais ne dit pas que ces 350 Gardes suisses en réalité vont tous être sauvés. Valmy tient en deux pages (I, p. 323-325) mais le chapitre 32 est tout entier consacré aux massacres de septembre (I, p. 304-315).
- 4 Le tome II est à l'avenant : une révolution ténébreuse au jour le jour, comme si vous y étiez, grâce à un talent exceptionnel de conteur à l'affût des événements et des canons mais sans recul, tout en tirant... le meilleur parti des journaux de l'époque ! On ne s'attardera pas sur les petites erreurs, comme lorsqu'il prétend que Bordeaux est débaptisée en « Bec-d'Ambès » (en fait Commune-Franklin), alors que c'est le département de la Gironde qui prend ce nom (Cf. p. 98, 114, 118).
- 5 La plume dévie parfois, même si l'envolée lyrique, dont il abuse parfois, fait office de cache-misère intellectuel. Ainsi, « on rafle » à différentes reprises (II, p. 74 et 261-262). Et

de nous ressortir subrepticement la rengaine du dérapage de la Révolution (II, p. 377). Vers la fin, il expédie *illico presto* l'an VII (1798-1799) pour se précipiter sur le 18 brumaire, sabre au clair ! Encore plus pressé que Bonaparte, il le fait quitter Paris pour Nice le 21 ventôse an IV et épouser Joséphine dans la capitale le 29 suivant (II, p. 274-275) ; bévée de documentaliste sans doute ! On remarquera dans le volume 2 la trop grande répétition de certaines expressions scandées un nombre incalculable de fois, comme la « fenêtre » de la guillotine. Il en va de même des « ventres », qu'ils soient le surnom donné au Centre, ou ceux des hommes « creux », « pourris » ou « dorés ».

- 6 Sommes-nous en présence d'un avant-goût douteux d'une nouvelle histoire officielle, formatée pour une France ci-devant héritière de la Révolution, toujours séduite par sa force libératrice, mais ne voulant plus faire exception dans une Europe aux racines décidément chrétiennes ? Michelet sans le souffle, Max Gallo rêve d'une fille aînée de l'Église qui se prénommerait Marianne, avec ce livre que savoureront avec délectation tous les pourfendeurs des conquêtes révolutionnaires.